

Pierre LEGRAND

Claudine CAMBIER

# LE BRÛLOT DE CLISSA

CINQUECENTO 4

1531-1533

Roman historique

*Editions de l'Astronome*

Des mêmes auteurs, dans *le Cycle CINQUECENTO* :

**Les Fortins de Venise - Cinquecento 1 - 1509-1514**

© Éditions de l'Astronome, Cervens, mars 2009

**Le Chancelier de San Marco - Cinquecento 2 - 1514-1524**

© Éditions de l'Astronome, Cervens, mars 2010

**La Signora de Limena - Cinquecento 3 - 1524-1531**

© Éditions de l'Astronome, Cervens, mars 2011

Le présent ouvrage en constitue la suite.

© Legrand-Cambier, Bruxelles, septembre 2010

© Éditions de l'Astronome, Cervens, mars 2012

[www.editions-astronome.com](http://www.editions-astronome.com)

[www.cinquecento.be](http://www.cinquecento.be)

## Chapitre 1

Casale, 6 juillet 1531

### La bague

À Casale, l'orage avait crevé vers la fin de l'après-midi. Un bel orage d'été qui avait roulé depuis le sud, avec ses houles bleu sombre et ses grands éclairs accompagnés d'assourdissants roulements de tambour. La pluie avait flagellé le parc et ruiné les roses épanouies, mais elle avait apporté une fraîcheur bienfaisante. Puis la nuit était venue, précoce, et la demeure de Casale s'était endormie, veillée seulement par un petit fanal dont la lueur orangée indiquait la présence humaine.

Dans la bibliothèque plongée dans les ténèbres, la fenêtre entrouverte faisait entrer une brise agréable, chargée des senteurs âcres d'humus, et laissait passer, venant du dehors, le crépitement discret et confus des feuillages qui dégouttent. Mais il fallait tendre l'oreille pour distinguer, au-dedans, le souffle ténu d'une respiration.

Laura s'était éveillée peu avant méridienne. Dès le début de l'après-midi, elle s'était retirée dans cette pièce austère qui servait de bureau à son époux et que l'ombre du défunt habitait encore.

Depuis plusieurs jours elle se consacrait aux obligations officielles et mondaines du rite funèbre. Hier encore, le notaire était venu psalmodier des paroles d'outre-tombe. Puis elle avait remis à Pietro la bague de Nicolò, avec les armes des Aurelio incrustées dans la pierre. Elle avait, en faisant cela, égrené des paroles de consécration :

## LE BRÛLOT DE CLISSA

- Porte-la, mon fils. Elle te revient de droit... C'est ton nom qui figure sous celui de Nicolò Aurelio, dans le livre d'argent des *cittadini*... Tu es à présent le chef de la maison Aurelio...

Elle les avait prononcées sans ciller, les adressant sans s'émouvoir au jeune homme qui penchait sur elle le beau visage de Paolo Scarfati.

Ce matin même, les jeunes gens étaient partis en barque. Ses deux beaux-fils, Nicolino et Costantino, retournaient à leur poste de secrétaires à Venise ; Pietro et son valet les accompagnaient jusqu'à Venise et poursuivraient leur chemin vers Padoue où l'étudiant aurait à rattraper plusieurs séances de cours à l'université.

Et à présent que tout était consommé, que les rites étaient accomplis, que tout avait repris une place nouvelle, elle pouvait enfin rentrer en elle-même, donner libre cours à ses pensées, mais surtout se recueillir, tenter de mettre de l'ordre afin de pouvoir continuer à vivre autour du grand vide qui venait de se creuser. Et elle avait erré dans cette bibliothèque où elle retrouvait Nicolò à travers ses meubles, ses livres, ses écrits. Elle avait feuilleté les ouvrages dont les doigts de Nicolò avaient presque usé les pages ; elle avait suivi le chemin de ses goûts, de ses pensées solitaires, retrouvé des lettres, des plans, des comptes, les résidus de son travail dans le domaine. Dans un casier du cabinet, un coffret contenait ses lettres à elle. La dernière était datée de Venise : *23 de juin 1531. Dans trois jours, je vous rejoins et ne vous quitte plus.*

À la lecture de ces mots que le hasard lui remet sous les yeux, quelque chose en elle s'était effondré. Une énorme vague de chagrin l'avait submergée avec des larmes abondantes, poussées par des sanglots venus du profond de ses entrailles. Il n'était plus nécessaire de les contenir. Ils montaient comme l'orage, ils secouaient, ils poussaient les larmes, de grosses larmes qui débordaient comme des saignements et laissent exsangue, meurtri, hébété. Son corps rompu s'était réfugié dans le grand fauteuil de lecture où Nicolò avait passé ses heures solitaires à lire, à rêver devant l'âtre, à l'attendre.

Nicolò, à soixante ans à peine passés, était un arbre plein de vigueur ; elle, malgré ses quarante ans, se sentait toujours belle. Et ils avaient décidé d'ajouter un chapitre à leur histoire commune. Un chapitre serein où lui et elle se retrouveraient enfin dans un amour déclaré, partagé, confiant. Ils avaient décidé de quitter Venise et l'irritante ambition que secrète toute ville. Ils allaient vivre un bonheur paisible au milieu des terres de Casale où Aurelio avait trouvé un nouveau souffle, où ils auraient tous deux développé leurs talents, leurs goûts, dans un bonheur d'une autre sorte, à construire. Pourquoi, Dieu, pourquoi n'avez-vous pas voulu que nous rachetions ainsi nos péchés d'orgueil ? Pourquoi

## LA BAGUE

P'avez-vous tué, à l'instant même où nous nous rejoignons pour toujours ? Ce dernier chapitre de notre vie ne sera jamais écrit. Sans doute ne le méritions-nous pas. Nous l'aurons seulement désiré. Que de fois n'avons-nous pas désiré nous tourner vers le bien, tandis que les circonstances et nos passions nous ont forcés au mal ? Il fallait nous laisser vivre encore un peu pour effacer tout cela. Mais que Votre Volonté soit faite et non la nôtre. Ô Vous qui connaissez son cœur, ne lui infligez pas la damnation éternelle...

Qui connaissait le cœur de Nicolò Aurelio ? Moi ? J'ai volontairement fermé les yeux sur mes soupçons. Puis je les ai oubliés, effacés, chassés. De quel droit soupçonner un être que l'on trompe ?

Dieu, ayez pitié de nous.

Nicolò le mystérieux ne dévoilait pas toutes ses pensées, taisait par devoir, puis par habitude, ce qu'il savait, ce qu'il voulait. Un homme comme lui devait être capable de rentrer chez lui sans états d'âme après avoir signé des condamnations à mort. Cela faisait partie de son métier. Mais jusqu'où poussait-il son métier ?

Dieu, ayez pitié de lui.

Ainsi, Nicolò le passionné savait aussi cacher la violence qui l'habitait. Il la lui avait avouée un jour, avant leur mariage, alors qu'elle hésitait à répondre à ses sentiments. Il l'avait fait à sa façon, mesurée, mais à mots tranchants. Un autre jour, n'avait-il pas failli l'étrangler, dans sa colère<sup>1</sup> ? Oui, il a probablement donné l'ordre d'assassiner Paolo Scarfati. Mais n'est-ce pas sa faute à elle, de n'avoir pas assez mesuré le fol emportement dont Nicolò était capable ? Car Nicolò aimait aussi avec passion, dangereusement. Il savait attendre, saisir, posséder, défendre, retenir. Dès le début de leur mariage, elle avait soupçonné ces zones ténébreuses, perçu ces grondements profonds. Elle avait même brandi contre lui l'arme d'une allusion, redoutable, qui lui avait valu de ne jamais être sa prisonnière. Enfin, ce qui avait rendu l'équilibre à ces rapports qui eussent pu être orageux, n'était autre que sa faute à elle.

Dieu, ayez pitié de nous.

Nicolò le philosophe s'avancait avec ses contradictions, ses doutes et ses interrogations. Il était sans illusions sur lui-même et sur autrui, mais il ne méprisait personne. C'était plus qu'un érudit, un humaniste qui regardait avec une pitié infinie les faiblesses humaines, et n'était intransigeant que pour ceux qui possèdent du pouvoir. De ceux-là, il n'acceptait pas qu'ils puissent à la fois penser et nuire. Ainsi, parfois, lui

---

<sup>1</sup> Voir « Les Fortins de Venise ».

## LE BRÛLOT DE CLISSA

arrivait-il de juger Dieu. Le jour où Nicolò a nui, il avait cessé de penser. Dieu, ayez pitié de lui.

Enfin Nicolò le voluptueux aimait tous les plaisirs, toutes les beautés du monde. Il savait créer, moduler les plaisirs selon l'inspiration du moment : affable dans les salons, malicieux entre intimes, charmant avec les dames. Il n'outrageait pas les femmes par de l'indifférence, mais réservait à la sienne, à son élue parmi toutes, une vénération digne d'une icône céleste. Moi qui le méritais si peu.

Dieu, ayez pitié de moi.

Nicolò, je vais être privée de tout ce qui fut vous. On pleure toujours sur soi, lorsque l'on perd un être cher. Seigneur Dieu, considérez le bien qu'il a fait et pardonnez-lui ses péchés : c'est moi qui les lui ai inspirés...

Elle avait aussi porté les yeux sur le portrait de Palma Vecchio, qui ornait le manteau de la cheminée. On y voyait surgir la *Signora* Aurelio, avec ses épaules nacrées, son visage lisse et son regard pénétrant. Nicolò avait dû la contempler de longues heures, meubler par cette image une partie de sa solitude d'exilé.

À présent, Nicolò, c'est moi qui me prépare à une longue solitude. Une solitude plus terrible encore, sans interruptions, sans lettre et sans espoir de retour. Que n'ai-je votre portrait pour me rapprocher de vous ? Personne n'a conservé votre image.

Elle appelle le visage aimé derrière ses paupières closes. Elle se rappelle le médaillon qu'elle avait vu un jour suspendu à la tête d'un lit d'enfant, dans la maison de Santa Croce<sup>1</sup>. Il faudra que Titien me fasse ce portrait, se dit Laura. Emprunter le médaillon à Fantina ? Mais cet objet a dû tant de fois consoler Fantina que, maintenant qu'elle est inconsolable, le lui enlever, même pour un temps, paraît impossible. Tant pis. Titien travaillera de mémoire.

À la fin de l'après-midi, l'orage était passé, la nuit était tombée plus tôt que d'habitude. Laura sentait le poids de la fatigue et ses pensées se diluaient lentement. Le vieux Mario était venu lui offrir de prendre une collation et elle l'avait renvoyé avec des mots aimables. Ensuite, la brise fraîche était entrée par la fenêtre, c'était bon, elle respirait doucement, exténuée de chagrin, l'esprit inerte. Le temps n'existait plus et elle commençait à céder à une torpeur bienfaisante. Peut-être même avait-elle dormi.

---

<sup>1</sup> Voir « Le Chancelier de San Marco ».

## LA BAGUE

Soudain, un pas précipité de cheval fait crisser les graviers de la grande allée. Laura émerge. Qui peut venir à cette heure ? Quelqu'un, au village a-t-il besoin d'aide ? Le bruit, en se rapprochant, révèle deux chevaux, des voix. On heurte à la porte. Quelqu'un se précipite de la cuisine, on ouvre. Des voix, encore.

Les chevaux sont emmenés. Un pas décidé sonne sur le dallage de l'entrée. Une phrase brève, à laquelle répond un chuchotement. Laura est complètement réveillée. Son cœur s'affole : elle a reconnu la voix. La porte de la bibliothèque s'ouvre sur le jeune homme en tenue de voyage, la cape courte repliée sur les épaules, les bottes boueuses. Il a pris des mains du valet le chandelier qui lui éclaire un visage aux traits tirés, des cheveux en bataille sous le bonnet de velours.

- Pietro ? Que se passe-t-il ?

C'était un filet de voix mais il était chargé d'angoisse. Pietro respire fort. C'est sans doute l'effet de la chevauchée. Mais il paraît calme. Il prend le temps de chasser le valet, de fermer la porte, de déposer le chandelier, d'ôter son bonnet, de se courber devant la forme noire, toute menue, parmi les coussins du grand fauteuil.

- J'ai grand besoin de vous parler.

- Mais de quoi ? Qu'est-il arrivé ?

Pietro n'a pas besoin de se précipiter. Il chevauche depuis des heures et sa monture est plus fourbue que lui. Mais, tout en chevauchant, il a clarifié ses idées, classé les urgences, trié ses questions. Sa stupeur a eu le temps de se transformer en colère, sa colère en mépris, son mépris en désir d'empoigner, pour comprendre. Il prend le temps de traîner un siège en face du grand fauteuil et il empoigne, et il serre, posément :

- *Signora* Aurelio, votre époux savait-il que je suis le fils du peintre Paolo Scarfati ?

Les yeux qui trouvent le visage clair de la forme noire, cernés, un peu injectés, ont pris une fixité soudaine. Sous la lumière parcimonieuse, ils paraissent noirs ; ils sont immobiles et brûlants au milieu d'une pâleur mortelle. Ils s'accrochent au regard de Pietro qui les soutient avec une égale vigueur sans pitié.

Pietro, sans lâcher prise, ôte ses gants, se lisse les doigts. Un objet lourd vient percuter Laura à la poitrine, roule parmi les voiles noirs avec un bruit mou.

- Je vous rends aussi cet objet qui ne m'appartient pas, dit le jeune homme d'une voix brève.

Laura n'a pas baissé les yeux. Pas besoin de vérifier pour savoir qu'on vient de lui jeter, comme on le ferait d'un objet digne de répulsion, la bague de Nicolò Aurelio. Pietro est sûr de lui, Laura l'a vu dès le premier instant. Il a déjà ravalé pas mal de colère avant d'arriver ici, avant de

## LE BRÛLOT DE CLISSA

pouvoir lentement s'adosser à son siège, croisant les bras sur la poitrine, sans lâcher l'étreinte de son regard. Il garde le respect, mais se veut maître du jeu et la colère gronde encore.

Laura soupèse le danger. Il n'y aura pas d'éclat. Seulement une rupture qu'elle ne supportera pas. Une rupture froide, raisonnée, juste. Car elle a le sentiment de comparaître devant un juge qui ne la questionne que pour la forme, puisque le dossier qu'il a entre les mains est accablant. Ne pas accepter d'être une victime, ne pas accepter davantage d'être l'accusée. Elle se fige.

- Je vous ai posé une question, rappelle encore le juge.

Posément, elle se lève, se dirige d'un pas ferme vers le fond de la bibliothèque dont elle revient, un volume à la main. Elle pose le livre sur la tablette, sous la lumière du chandelier. Ce sont les Évangiles. La main blanche de Laura s'immobilise sans trembler sur la couverture de cuir. Sa voix est ferme :

- Pose ta main à côté de la mienne, Pietro Aurelio. Je te jure de te dire toute la vérité, à condition que tu jures aussi qu'elle ne sortira jamais de toi. Jamais. Pour qui que ce soit. Même pour la femme que tu aimeras un jour ; même pour celle qui deviendra ton épouse. Jure, sur ton âme !

Pietro a beau se durcir, dans la silhouette noire et droite qui lui fait face, reluisent des yeux de fauve qui le transpercent. C'est lui qui a engagé le combat ; il faut le soutenir. Et il dépose résolument sa main à côté de celle de sa mère.

- Je le jure, affirme le jeune homme sans hésiter.

- Bien.

Et Laura reprend sa place dans le fauteuil.

- La réponse est non ! lance-t-elle avec hauteur. Mais moi aussi, j'ai posé une question : que s'est-il passé ?

Ce n'était pas une interrogation ; c'était un ordre.

Pietro glisse une main dans la manche de son pourpoint, jette sur les genoux de Laura un papier plié, sali, usé aux angles.

- Ceci, qu'un homme que vous connaissez bien m'a donné. J'attends ce que vous avez à m'en dire.

Alors seulement, Laura baisse les yeux, déplie le feuillet. Un coup d'œil lui suffit pour comprendre. Elle pâlit, retient sa respiration.

Elle se reconnaît. Elle reconnaît la main de Paolo, les esquisses tracées de mémoire, des variations sur la *Vénus endormie*, des portraits, des nus

## LA BAGUE

sublimes. Et cette signature : *Donné par le peintre Scarfati au soldat Tomaso, ce huitième jour de juillet 1510. Paolo Scarfati, peintre de Venise*<sup>1</sup>. Malédiction !

Pietro l'a observée avec attention. Elle semble épuisée et il vient l'accabler encore. Mais peu lui importe car il faut qu'elle cède au coup de force qu'il a médité pour en extraire la vérité. Tant pis pour sa cruauté ; il porte, lui aussi, sa blessure cruelle. Il l'a vue broncher, a vu trembler ses lèvres pâles, mais elle n'esquive pas :

- Comment as-tu rencontré Tomaso ?

- Une avarie au bateau nous a éloignés de notre route. Nous nous sommes réfugiés durant l'orage dans une baraque de pêcheur. C'était la sienne.

- Ah. C'était donc le destin, prononce-t-elle d'une voix blanche.

Sur ces mots, baissant la tête, elle se ramasse, se recueille un instant.

- J'avais espéré, dit-elle enfin d'une voix douce, n'avoir jamais à te parler de ces choses qui n'appartiennent qu'à moi et que j'ai mis des années à oublier. Grâce à ton père.

- Quel père ?

- Nicolò Aurelio.

- Cet homme-là n'était pas mon père et c'est précisément ce qui m'amène ici à vous demander raison, réplique Pietro avec brutalité.

- Grâce à ton père, Nicolò Aurelio, répète posément Laura.

- Je vous ai posé une question, en entrant ici.

- Tu m'as demandé si mon époux savait que tu n'es pas son fils selon la nature. Je t'ai répondu non.

- Soit. Parlons simplement, voulez-vous ?

- Aussi écoute-moi sans m'interrompre ! réplique Laura un ton plus haut. La vérité que tu viens me demander ne t'est nécessaire que parce qu'un homme est venu introduire un venin en toi. Sans ce coup du sort, tu étais un jeune homme sans autre histoire que la tienne. Ce que je vais te dire est stérile. Ce sont mes fautes à moi, ou plutôt ma manière à moi d'avoir répondu au malheur. Cela ne te concerne pas et j'ai voulu te l'épargner. Parce que, pour arrêter la machine du malheur, il faut assumer, oublier et se taire ! J'ai fait tout cela. Qui a encore parlé ? Qui est venu déranger mes cercles ? Pourquoi ce Tomaso n'est-il pas mort à la guerre comme tant d'autres ?

La voix de Laura avait enflé. Les dernières interrogations étaient autant de cris de rage. Pietro observe, écoute, attend. Il a compris que ce qu'il va entendre ne sera pas un aveu fait dans la honte. Ce sera une âpre

---

<sup>1</sup> Voir « Les Fortins de Venise ».

## LE BRÛLOT DE CLISSA

vérité, plus âpre peut-être que le venin de Tomaso. Sans doute, les hommes ne naissent pas vierges. On n'est jamais vierge de l'histoire de ses parents. Peut-être sa mère avait-elle essayé d'alléger l'héritage qu'elle lui laissait, mais enfin, si le sort s'était acharné sur elle, il n'avait pas épargné son fils.

- Pour vous faire du tort autant qu'à moi, murmure Pietro avec amertume. Allez-y, *Mère*. Je suis prêt à tout entendre, ce soir.

Laura, encouragée par le « *Mère* », reprend haleine.

- Fasse Dieu, mon fils, que tu ne te trouves jamais dans des situations où tu aies à choisir entre ton honneur et ta vie. D'instinct, j'ai choisi la vie. Il m'a fallu du temps pour recouvrer le respect de moi-même. En ce moment, je ne crains qu'une chose : ton regard. Car j'espère que tu n'es pas venu m'enlever l'honneur que m'a rendu ton père.

Laura se prend le front, soupire. Le passé. Elle venait à peine de le survoler pour en extraire le visage de Nicolò. Il faut à présent qu'elle y fasse une lente plongée, pour réhabiliter sa propre image aux yeux de son fils. Il faut qu'elle en suive les chemins escarpés, amers, glissants, qu'elle refasse les traversées de fleuves boueux, les chutes dans la fange. Aura-t-elle aujourd'hui ce courage ? Cela fait si longtemps qu'elle n'a plus vu les pendus de Padoue se balancer derrière ses paupières closes. Sa vie aux côtés de Nicolò les a lentement effacés. Le visage de Nicolò mourant les a remplacés.

Mais la voix de Laura s'élève, filet ténu, et les paroles s'enchaînent, eau claire, et les images remontent, procession de fantômes qui se dressent un à un, sortant de la terre noire<sup>1</sup>.

- En 1509, lorsqu'Andrea Gritti a repris Padoue aux troupes impériales, les autorités de la cité et celles de l'université, qui avaient organisé la survie de la ville occupée, ont été accusées de rébellion et d'avoir pactisé avec l'ennemi de Venise. On a pendu ton grand-père, recteur à l'université ; on a pendu mon premier époux, Francesco Borromeo. J'avais dix-neuf ans. On m'a forcée à assister au supplice.

- Mon grand-père, un traître ? Mais que dites-vous là !

- La vérité que tu me réclames. La vérité, Pietro, ce n'est pas seulement des faits ; c'est la façon dont on les regarde. Et ils changent de visage, lorsqu'on s'en éloigne.

---

<sup>1</sup> Les pages qui suivent sont un condensé de l'histoire de Laura, racontée dans les ouvrages précédents.

## LA BAGUE

Il faut expliquer à la jeunesse que peu de chose sépare le traître du héros. En temps de guerre, celui qui a perdu la bataille est qualifié de traître, alors qu'il a seulement été forcé à parier ou à tenter de survivre.

Il faut raconter ensuite la proclamation publique de la déchéance des noms de Bagarotto et Borromeo de Padoue, c'est-à-dire de leur maison, de leur lignée, de leurs titres, la confiscation de leurs biens, et le dénuement et l'hiver, et le pont Sant'Agostino, et le cadavre de Cecilia Bagarotto morte de froid, et les escouades de soldats qui passaient au milieu des ruines.

- Pourquoi ne m'avez-vous rien dit de tout cela ?

- Seuls ceux qui n'ont pas vécu l'horreur acceptent d'en parler. Parce qu'ils ne savent pas de quoi ils parlent.

Pietro écoutait, la tête dans les mains. Il tâchait de se durcir contre les images évoquées. Peut-être refaisait-il en pensée ses promenades dans Padoue. La prochaine qu'il ferait aurait perdu son insouciance.

Lorsqu'il apprend le soldat Tomaso, qui avait sorti sa corde pour emmener à Venise comme butin de guerre une jeune femme perdue de douleur et qu'apparaît le galetas de San Tèrnità, il est persuadé qu'on touche le fond du gouffre. Il imagine le soldat Tomaso se gavant du corps magnifique de la frêle jeune femme. Or, cette femme est sa mère. Pietro frémit. Il n'a jamais imaginé sa mère nue. Il sait pourtant qu'elle est belle. Mais savoir qu'un Tomaso a joui de sa beauté... Pourtant, il y a quelques heures à peine, cet homme fruste parlait d'elle avec cette ferveur d'homme simple décrivant la Madone. C'était comme si ce souvenir le marquait encore par un rayon céleste. Et dans son imagerie désespérée, Pietro faisait sortir sa mère vierge des bras de Tomaso. La suite du récit est un cruel démenti.

Dans la suite du récit, apparaissent les chasseurs de chair fraîche et le marché sordide qui aboutit à un bordel.

- Arrêtez ! souffle Pietro avec horreur.

- Non, dit Laura. Tu as voulu savoir la vérité ; il faut aller jusqu'au bout.

Qui est impitoyable ? Lui, Pietro, venu demander des comptes, ou sa mère qui les lui rend avec cette froideur ? En réalité, elle les lui jette à la tête, répondant à la destruction de son image à elle par la ruine de son image à lui. Pourquoi ? Pourquoi tout ce massacre ? Quelle main l'a poussé, lui, Pietro, sous les yeux de ce Tomaso ?

Car le galetas de San Tèrnità n'était pas le fond du gouffre. Cela descendait encore, avec la jeune femme enfermée dans un *casin*. Pietro sait qu'à l'époque, les *casini* étaient des prisons sans barreaux pour putains de luxe. On n'en sortait que rachetées à prix d'or ou vieilles.

- J'aurais dû fendre ce Tomaso par la gueule, gronde-t-il.

## LE BRÛLOT DE CLISSA

- Tu aurais eu tort. Cet homme m'a aussi protégée. Certains soirs, il aurait pu m'arriver bien pire que le *casin*. Venise est une ville dangereuse pour une fille de vingt ans, seule.

Belle protection ! Avec le *casin*, elle échangeait une misère contre une autre, moins évidente, mais tout aussi sordide : la chair exaltée mais soumise, l'amour vénal dans un écrin de velours, la descente aux enfers. La soumission, l'esclavage de la chair à plaisir.

- C'est alors que j'aurais dû mourir pour n'avoir rien à me reprocher, n'est-ce pas ? J'aurais fait partie du troupeau anonyme de ces femmes sacrifiées par les guerres et par la malchance, et dont personne ne parle plus jamais. C'est exactement cela, Pietro, que j'ai refusé !

Elle avait presque crié. Elle est belle, toute frémissante, dans ses dentelles noires, les yeux scintillants dans son visage pâle. Pietro est subjugué. Cette femme résonne de façon étrange. C'est une guerrière en habit de soie. Sa séduisante fragilité n'est qu'apparente. Comme il comprend, en ce moment, Pietro, la fascination qu'elle a dû exercer sur Nicolò, sur tant d'autres !

- C'est au *casin* que j'ai retrouvé Paolo Scarfati.

Pietro se fige. Nous y voilà. Il est tendu vers les paroles qui vont suivre mais les paroles tardent à venir. Il voit sa mère fermer les yeux. Cela va-t-il glisser encore ? Oui, il la voit glisser, fléchir un instant, se reprendre, repartir, hésiter :

- Il était peintre... Non, il était étudiant à Padoue, mais avant cela, il avait été élève chez Mantegna à Mantoue. Or, son père voulait qu'il reprenne l'affaire familiale ; il était donc revenu à Padoue... Ils étaient nos voisins. Nous étions deux enfants presque du même âge...

Le discours de Laura laisse passer des souvenirs de tendresse, des images d'amours innocentes, fugaces et profondes comme sont les amours d'enfant. L'affreuse tour à la *Sarracinesca* sur les remparts de Padoue, espace de leurs jeux, s'éclaire d'une lumière magique. Puis, tandis que la fille du professeur fait un beau mariage arrangé, le fils du drapier s'en va à Mantoue. Fuit-il la *Sarracinesca* ? Toujours est-il qu'un jour son père le rappelle. Paolo Scarfati n'était pas un homme de passage. Stupidement, Pietro s'en trouve réconforté.

- Il avait échappé à la prise du *Bò*...

Le *Bò*. Sa chère université avec sa belle cour intérieure, dans laquelle aujourd'hui il se promène en commentant Aristote ou en plaisantant avec ses amis. Les soldats de la contre-offensive vénitienne y avaient fait irruption ; ce fut un carnage épouvantable. Les universités sont toujours des centres de rébellion. Dans l'esprit de Pietro, un jeune homme qui lui ressemble et qui vient d'abandonner ses rêves s'est laissé tomber d'une

## LA BAGUE

fenêtre et court à toutes jambes dans les rues de Padoue jusqu'au pont Sant'Agostino. Là, il assiste à une autre scène d'horreur : son père malmené, traîné hors de la demeure familiale par quelques soldats venus arrêter le vieil homme parce que celui-ci est le doyen du corps des drapiers. Le même jeune homme, quelques jours plus tard, se trouve à Venise, apprend que son père est enchaîné aux galères. Il ne le reverra plus. À Venise, il reprend la peinture et est appelé un jour au *casin* le plus luxueux de la ville pour faire le portrait nu de la nouvelle courtisane. Alors, il est mis en présence de l'idole de son enfance, Laura Bagarotto. Pietro comprend maintenant les croquis, les dessins sublimes, les profils purs, à demi effacés, sur ce papier élimé déplié sur le volume des Évangiles.

- Il vous aimait... prononce Pietro ému malgré lui en jetant les yeux sur le papier jauni.

- Nous nous sommes aimés, Pietro, éperdument, désespérément, jusqu'à la veille de sa mort !

Dans le silence qui suit ces mots, Pietro ressent une émotion presque religieuse. Certains mots ont ce pouvoir. Laura, qui les a prononcés avec une sorte de fièvre jubilation, vient de lui offrir cette bouffée de chaleur : il est l'enfant d'une histoire tragique mais d'une histoire d'amour.

- Il avait vingt ans, il était beau comme toi, il était doux, il avait du talent, dit encore Laura, les yeux luisants tournés vers le papier usé.

Un jour de juillet 1510, Tomaso, mis en présence de Paolo, avait dû reconnaître le modèle de ses dessins et sous la carapace fruste du soldat, une corde avait vibré. Elle vibre encore, vingt ans plus tard. Quelque chose de semblable vient curieusement de vibrer en Pietro. Quel pouvoir a cette femme, quel son rend son histoire ? Comme c'est étrange...

Mais le jeune homme se reproche aussitôt ce sentimentalisme ridicule. Après tout, cette femme qui lui parle porte le deuil d'un autre homme qu'elle a fait passer pour le père de l'enfant né de son premier amour. Et c'est cela qui a conduit ici cet enfant. Pour savoir. Il ne faut pas qu'il se laisse attendrir. Il est ici en inquisiteur. Il vient de se faire expliquer Tomaso, Paolo ; il faut à présent qu'elle lui explique Nicolò et par quel subterfuge, et par quelle trahison elle a pu sans soupçons transférer des paternités.

- Ensuite ? lance rudement Pietro.

Ses parents s'étaient donc retrouvés, au fond de leur misère. Scarfati jura d'en sortir son idole et, bien que celle-ci n'ajoutât pas tout de suite foi à ce serment, la présence de son ami d'enfance suffisait à lui rendre l'espoir. Elle savait qu'il complotait contre la République, pour venger son père condamné aux galères. Il affirma qu'il comploterait aussi pour

## LE BRÛLOT DE CLISSA

elle. Pour la réhabilitation de Laura Bagarotto, fille du recteur de l'université de Padoue, veuve de Francesco Borromeo.

- Comment était-ce possible ?

- C'était possible, ponctue Laura. Un peintre s'introduit dans les maisons, croise des ambassadeurs, des hommes de pouvoir. Il y a aussi du sordide, derrière les façades des palais. Je ne t'en dis pas plus. Quant à moi...

- Vous, commente Pietro avec aigreur, tout le monde devait souhaiter se trouver en compagnie d'une belle créature accessible, n'est-ce pas ?

Laura ne bronche pas sous la gifle. Pourquoi Pietro est-il si méchant ? Il doit souffrir. Laura se raidit :

- Exactement, relève-t-elle avec aplomb. Et l'on payait cher pour ma compagnie ; même parfois, seulement pour m'entendre réciter des vers. J'avais décidé d'être la courtisane la plus brillante, la plus recherchée de Venise. Il fallait que je sois la reine de Venise pour entrer dans les salons, offrir de la poésie, de la musique aux familles riches, accompagner les ambassadeurs, charmer les patriciens, fréquenter les hommes de pouvoir, discourir en latin avec le Doge, et surtout approcher de près les vices de ceux dont je voulais me venger.

Pietro se voile la face.

- Et c'est maintenant que j'apprends cela, murmure-t-il atterré. Mais je n'oserai plus jamais entrer dans un salon ! J'entendrai des chuchotements sur mes pas !

- En as-tu déjà entendu ? questionne Laura avec hauteur.

- Non... Je ne sais pas. Peut-être ne les ai-je pas compris.

- Rassure-toi, Pietro Aurelio. Toute personne de plus de trente ans à Venise a entendu parler de mon histoire. Mais tu n'entendras pas murmurer derrière toi. Sais-tu pourquoi ?

Elle faisait face. Elle martelait ses phrases avec force. Sa voix s'enflait à mesure qu'elle parlait, écrasant les reproches de Pietro, cravachant ses doutes, injectant dans ses veines le contrepoison qui devait le sauver, lui rendre son orgueil, son bonheur. Derrière cette rage, se glissait aussi sa peur à elle et sa volonté farouche de garder son fils.

- T'est-tu jamais demandé pourquoi ? Parce que cette courtisane était la veuve noble de Francesco Borromeo, la fille du recteur de Padoue ! Parce qu'elle a imposé sa présence à ceux qui voulaient l'oublier dans la fange où ils l'avaient jetée. Parce qu'elle a tenu tête à ceux qui tentaient de la réduire. Parce qu'on respecte celle qui a su sortir du trou où on avait essayé de la noyer. Oui, j'ai réussi à faire rendre gorge à la République et celle-ci m'a réhabilitée, rendu mes biens, mes titres, ma place. Certes, on a un peu murmuré, au début. Mais on m'a vite craint car je sais l'art de la dispute, de la réplique cinglante qui fait mouche. Une

## LA BAGUE

seule phrase assassine met les rieurs de ton côté et te font craindre. À Venise, on aime se répéter ces mots. On plie devant l'esprit, l'audace, l'orgueil, la séduction. On plie aussi devant le faste, l'argent, le pouvoir. Et on a plié devant moi !

- Vous êtes admirable, lance Pietro avec froideur.

- Oui ! Il faut être admirable pour séduire. Et ne pas s'embarrasser de scrupules ! Sais-tu comment se défend une bête acculée, lorsqu'elle n'a rien à perdre ?

Pietro rompt devant cette furie. Il se contente d'un signe d'apaisement, murmure :

- Vous êtes effrayante.

- Ne me prends pas pour un monstre. Il s'est trouvé sur ma route des amitiés qui m'ont aidée. D'abord, Adriana et Vincenzo. Sois toujours sincère, dévoué et confiant envers les Foscarini. Et surtout... Honore la mémoire de ton père... Nicolò Aurelio.

- Je ne comprends rien à ce que vous dites. Et d'abord, comment avez-vous fait pour amener la République à résipiscence ?

Il n'en saura jamais les détails. Elle avait joué son va-tout, comme on le fait en escrime quand on sort la dague cachée dans la botte ou dans la manche de l'habit. Ou plutôt, plus traîtreusement encore, lorsqu'on menace d'un couteau le noctambule saoulé de plaisir qui tourne pesamment le coin d'une venelle dans la nuit opaque. Quoi qu'ils aient fait, les complices risquaient leur vie, mais ils avaient décidé de vaincre ou de mourir. C'est ainsi, souvent, lorsque la vie vous est odieuse et c'est ainsi, souvent, que l'on réussit à vaincre.

Pietro a avalé le breuvage. Cela le brûle encore, mais il reprend ses esprits, se raidit, résume, d'une voix sourde :

- Soit. Vous avez été courtisane, vous aimez Paolo Scarfati et vous redevenez la veuve Borromeo. En quelle année ?

- 1512.

- Je suis conçu en 1514, des œuvres de votre amant, juste avant votre mariage avec un autre homme. Je vous écoute.

Sous cette nouvelle gifle, Laura amincit son regard, prend une voix douce sous laquelle sourd comme une menace :

- Tu juges, Pietro. Tu juges, mon fils. De quel droit juges-tu ? Que sais-tu de la vie ? Que sais-tu des femmes ? Crois-tu les connaître à travers une maîtresse à ta dévotion ? Tu es jeune, chanceux, et tu as tous les droits. Presque. Pas celui de juger.

- Tout le monde juge.

- C'est vrai, rétorque-t-elle calmement. Et tu connais le verdict du monde : tu es le fils de Nicolò Aurelio, l'ancien Grand Chancelier de la

## LE BRÛLOT DE CLISSA

République et de la *Signora* son épouse, laquelle était veuve de Francesco Borromeo, homme noble de Padoue. C'est cette vérité que j'ai imposée. Tu ne la détruiras pas en exhumant les folies d'un vieux soldat à l'esprit dérangé par la vieillesse et les terreurs qu'il a connues à la guerre. Je te crois assez raisonnable pour ne pas te détruire toi-même. Mais pour que tu vives bien, je vais poursuivre en toute franchise. Nicolò Aurelio m'aimait depuis longtemps...

Ceux qui nous ont précédés ne commencent à vivre qu'avec nous. Avant cela, ils sont des cases creuses dans le meuble bien ordonné de nos archives internes. Étonnement de découvrir qu'ils ont vécu, aimé, souffert. Surprise de les voir se mettre à bouger dans leurs cases. Stupeur de les voir s'en extraire avec leur chair, avec leurs yeux qui ne nous voient pas encore, avec leurs émotions dont nous ne sommes pas la cause...

Dans une case du cerveau de Pietro, le cœur du Grand Chancelier Nicolò Aurelio se met à battre, avec un amour vrai, déclaré à une courtisane qu'il traitait comme une noble dame qui serait son amante. Nul doute qu'il ait aidé à la bonne issue de son procès. Quand la courtisane devient la *Signora* Borromeo, tous les rapports sociaux se trouvent bouleversés et il se met à attendre. Mais il sort posément de sa case, grandit, s'approche avec lenteur et détermination, avec toute sa passion habillée d'élégance. La case Scarfati s'éteint lentement : c'est celle de l'ombre. La case Aurelio explose : c'est celle du pouvoir.

- Comment avez-vous pu...

- Ne juge pas, coupe Laura. Il est possible à toute femme d'aimer deux hommes au même moment. D'autre part, l'amour ne se vit pas dans une coquille coupée du monde. J'avais plus qu'une dette envers Paolo. Et pourtant tout me portait vers Nicolò.

Pietro conçoit volontiers que les affaires de cœur soient par essence compliquées, paradoxales. N'a-t-il pas, dans son bagage, un petit poème sentimental qu'il compte offrir à Antonina lorsqu'il passera à Venise saluer son parrain Vincenzo, avant de prendre le *burchiello* pour Padoue où l'attend Simonetta ? Ce qui est certain, c'est que, lorsqu'il s'agit d'épouser, il faut choisir. Encore que certains se trouvent des accommodements ultérieurs, mais c'est au prix de dévaluer fortement les uns et les autres.

- Bref, vous avez décidé d'épouser Nicolò Aurelio, résume-t-il. Mais, juste avant, vous avez fait l'amour avec un autre.

- C'étaient des adieux, dix jours avant la noce. Paolo projetait de partir vivre à Rome. C'est ainsi : la chair est faible. Et c'est là que la malveillance est intervenue.

- Qu'est-ce à dire ?

## LA BAGUE

Les mâles, dans la simplicité de l'acte qui les concerne, n'ont qu'une idée vague des complications auxquelles sont astreintes les femmes qu'ils séduisent. Laura se fait pédagogue. Toute femme qui joue au jeu de l'amour sait comment éviter d'être enceinte. Que ne fait pas la courtisane ! Elle connaît les herbes et sait comment s'en servir. Mais lorsque, longtemps après la naissance de Pietro, sont apparus les soupçons de sa mère, elle avait enquêté, arraché des aveux à l'apothicaire et elle savait quelle main criminelle avait fait livrer des herbes sans effet.

- Pourquoi vous voulait-on du mal ?

- Que sais-je ? L'avarice de la *padrona* qui pensait avoir été lésée, une jalousie de femme... Il y a tant de motifs.

- Et vous n'avez jamais osé avouer la vérité à votre époux, conclut Pietro sur le ton du mépris.

Laura s'enflamme à nouveau :

- Bien sûr que si ! J'en avais l'audace, le courage et j'avais les moyens de vivre séparée de lui. Mais pourquoi l'aurais-je fait ? Quelle raison commandait que je détruise le bonheur de ma famille ? Si moi, je ne méritais pas le bonheur, pourquoi devais-je détruire celui de mon époux et le tien ?

- Comment avez-vous pu accepter de vivre dans le mensonge ? s'écrie Pietro en secouant la tête.

- Quel mensonge ? Je t'avais porté comme le fils de Nicolò. Je t'ai offert à lui en toute bonne foi. Il t'a soulevé dans ses mains, il t'a fait nourrir et élever : il est ton père !

Sous la canonnade, Pietro chancelle. Et Laura, dans un élan, se lève, poursuit la charge :

- Dis-moi : qui t'a aimé ? Qui te racontait, enfant, des histoires de pirate ? Qui a suivi tes études, qui t'a appris à vivre, qui a fait de toi ce que tu es ? Prends garde, mon fils : le fiel qu'on a versé dans ta tête risque de corrompre ton cœur. Qu'importe celui qui t'a donné, sans le vouloir, une once de son sang, si l'esprit qui vit en toi est celui de Nicolò Aurelio ?

Laura laisse les dernières paroles suivre leur chemin. Elles doivent cheminer, puisque aucune réplique ne vient couper son discours interrompu. Elle a quitté le halo de lumière, marche dans la pièce.

- Ni Paolo ni moi ne voulions concevoir d'enfant ensemble. Le sort en a décidé autrement et te voilà, la réincarnation du premier homme que j'ai aimé, grandi et achevé par l'homme à qui j'ai consacré ma vie. Mais j'ai été une femme comblée ! Et toi, tu es deux fois le fruit de l'amour ! À qui reproches-tu quoi ? Pourquoi cette amertume ? Rappelle-toi toujours, mon fils : ton bonheur est dans ton regard. Quand j'ai vu que tes cheveux, ton oreille et ton sourire étaient ceux de Paolo, j'ai su que de

## LE BRÛLOT DE CLISSA

moi seule dépendrait soit le bonheur, soit l'enfer. J'ai choisi le bonheur, et je l'ai eu ! Ne le brise pas !

La robe noire s'agitait dans la zone obscure de la pièce. Son froufrou soudain s'arrête.

- Et cela, dit-elle un ton plus bas. Cela, cette encoche dans la table. Cela ne te rappelle-t-il rien ? La nuit où vous avez fugué au village, pour voir les comédiens<sup>1</sup>...

Pietro tourne la tête vers la zone d'ombre où se trouve Laura. Bien sûr, il se rappelle. L'œil fou de l'homme qui brandissait la canne et grondait : « Ne fais plus jamais pleurer ta mère. Je ne le supporterai pas ! ». Quel amour était le sien ! Quelle violence ! L'enfant attendait le coup, mais l'homme avait su dévier sa fureur. Restait cette entaille. Et le souvenir de mots prononcés, peu après : « Pourquoi ne m'appellez-vous plus Pedrolino ? » Ce jour-là, Nicolò Aurelio avait propulsé l'enfant vers l'âge d'homme. Sa mère disait vrai. Il ne fallait pas salir ce souvenir. Il ne fallait pas renier Nicolò Aurelio. Lui aussi avait été victime de la malveillance d'une *padrona* ou d'une autre femme. Il faut jeter le poison, poser un acte de volonté pour que les choses soient telles qu'elles avaient été retravaillées avant lui, telles qu'elles soient capables de perpétuer le bonheur, telles qu'elles étaient aux yeux du monde dans lequel il faut vivre. Mais parce que c'est plus facile ainsi, peut-être est-ce lâche...

Comme si elle avait suivi ses pensées, Laura parle encore :

- Vois-tu, Pietro, j'aurais pu mourir cent fois de désespoir, de chagrin, et surtout de honte. Le tissu de la vie est le plus souvent ce qu'on veut en faire. La matière n'en est pas toujours facile et nous commettons des erreurs. Décider de vivre, c'est parfois décider de passer outre, d'oublier. Il faut être indulgent, souvent ; il faut corriger, sans cesse...

- Vous parlez comme mon oncle lorsqu'il explique comment le timonier conserve son cap à la boussole.

En entendant le murmure de cette phrase, Laura sait qu'elle a gagné. Elle s'approche de Pietro, ferme ses bras autour de la tête de son fils, lui caresse les cheveux. Ils s'offrent tous deux cet instant d'intimité.

- Je ne veux plus de drames, mon chéri, dit-elle encore. Je veux qu'existe ce qu'il y a de beau dans notre histoire. Cela seul compte. J'ai aimé Nicolò qui était un homme de bien. Nous t'avons élevé ensemble.

- *Mère*, encore une question.

- Dis.

- Comment est mort Paolo Scarfati ?

---

<sup>1</sup> Voir « *La Signora de Limena* ».

## LA BAGUE

Pietro l'a sentie se raidir. Elle va reprendre sa place dans le grand fauteuil. Le récit reprend. Parfois, dans la foule de Venise, éclatent des rixes. Paolo passait par là. Un homme était armé d'un poignard. La lame avait atteint le peintre.

- Qui était cet homme ?

- Un Strozzi. De la banque Strozzi. Protégé par sa famille et la richesse de la banque. Angelo Strozzi. Il a été expulsé contre paiement d'une forte rançon, mais quelqu'un l'a tué sur la route de Ferrare. La vengeance d'un Vénitien qui n'approuvait pas les décisions du Conseil des Dix. Cela aussi arrive parfois.

Pietro se rappelle que le soldat Tomaso avait confusément raconté à peu près la même chose. Tout cela relevait de la violence ordinaire des grandes cités. Quant à lui, l'enfant accidentel, il avait trouvé dans une famille heureuse une place qui, elle, ne devait rien au hasard. Non, il ne faut pas saccager le travail de sa mère. Aurelio est mort heureux. Ils ont tous vécu heureux et tout devait conserver cet ordre. Sans ce tronc d'arbre dans le courant de la rivière et le cri de ce Tomaso...

- Et je ressemble si fort à Paolo Scarfati ? Comment se fait-il que personne ne s'en soit aperçu, avant ce Tomaso ?

- Paolo est mort il y a seize ans, Pietro. Les visages s'oublient. Le tien s'est formé devant nous. Je te faisais couper les cheveux. Paolo connaissait sûrement Nicolò ; Nicolò n'avait jamais vu Paolo. Tout ce que je sais, c'est que tu es beau, et digne du pirate bulgare, ton ancêtre, dont tu faisais raconter les aventures par ton père.

Le sourire de Pietro est hésitant, résigné, mais complice.

- Mon père... murmure-t-il encore.

Il fait sortir de son imagination la case Scarfati où le jeune peintre a repris sa place d'icône sans vie. Il revoit Nicolò Aurelio, accroupi, ouvrant ses deux bras pour recevoir l'élan de ses enfants et les rugissements d'allégresse qui se rejoignaient contre sa poitrine et sa barbe si rude qu'on sortait de son étreinte les joues en feu. La main d'Aurelio sur sa tête, et sa voix qui tombe de là-haut. « Va te reposer en paix, Pietro, mon fils ». Et son œil gorgé de fierté, lorsqu'il l'écoutait briller sous les yeux papillonnants de Simonetta. Ces instants de pur bonheur, qui ne reviendront plus... Ah ! Retrouver le contact d'une main apaisante sur ses cheveux.

Il s'agenouille aux pieds de Laura, pose sa tête sur les genoux maternels. Ce geste fait partie de leur langage.

- Pardon, *Mère*, mais merci... Pardon parce que je n'aurais pas dû. J'ai exigé de vous cet effort au moment où c'était moi qui devais vous soutenir. Mais merci, parce que je suis content de vous l'avoir imposé.

## LE BRÛLOT DE CLISSA

Merci parce que vous n'avez pas eu peur de dire, après n'avoir pas craint de vous taire...

Laura enfonce avec délices ses doigts dans l'amas de boucles noires. Le plaisir qu'elle en ressent remonte de très loin dans sa mémoire. Les mots aussi remontent, confus.

- Pietro, mon diamant noir, prunelle de mes yeux... Sois serein, mon fils... Tu as été désiré, aimé... Ne remplis pas ton cœur de fiel... Aime !

Laura saisit un objet glissé à ses côtés dans le creux des coussins. Elle s'empare doucement de la main de Pietro, qui s'abandonne à ce geste de tendresse. Lentement, la bague de Nicolò Aurelio reprend sa place sur son annulaire. Pietro a laissé s'accomplir le geste, puis a porté à ses lèvres la main de sa mère.

\*\*\*

## TABLE DES MATIÈRES

	pages
<b>Prologue</b>	Bruxelles, octobre 2009 9
Chapitre 1	Casale, 6 juillet 1531 - La bague 13
Chapitre 2	Venise, 7 juillet 1531 - Le cinquième de la moitié 31
Chapitre 3	Venise, 13 juillet 1531 - Costantino 49
Chapitre 4	Florence, 10-16 juillet 1531 - Pietro 67
Chapitre 5	Venise, été 1531 - <i>Fortuna e virtù</i> 89
Chapitre 6	Venise, janvier-février 1532 - Le retour de Costantino 109
Chapitre 7	Venise, Constantinople, printemps 1532 - Le rêve de Clissa 129
Chapitre 8	Constantinople, Venise, printemps 1532 - Le départ de l'armée 151
Chapitre 9	Venise, 1 <sup>er</sup> mai 1532 163
Chapitre 10	En mer, fin d'août 1531 - La table du <i>Capitanio</i> En mer et à Zara, début septembre 1531 - De l'étain à Zara 185
Chapitre 11	Corfou, Zante, en mer Ionienne, septembre 1531 - Fortunes de mer 207
Chapitre 12	De Modon à Rhodes, septembre-octobre 1531 L'horloge hypothétique 225
Chapitre 13	Chypre, novembre 1531 - <i>La cavaletta</i> 243
Chapitre 14	Chypre, Syrie, hiver 1531-1532 - Les chemins du Levant 263
Chapitre 15	En mer, printemps 1532 - Le <i>Glavni</i> de Sumpetar Venise, 1 <sup>er</sup> mai 1532 289
Chapitre 16	Venise, Milan, Angera, mai 1532 - Promettez-moi d'être belle 299
Chapitre 17	Buda, été 1532 - La diète de Buda 323
Chapitre 18	Mantoue, Bologne, Venise, novembre 1532- mai 1533 - Le pinceau de Titien 345
Chapitre 19	Hongrie, Constantinople, été 1532-début avril 1533 - Dérision 363
Chapitre 20	Venise, mai 1533 - L'homme de Parenzo 381
<b>Épilogue</b>	Uzès, août 2010 395
	<b>Bibliographie générale</b> 403
	<b>Illustrations - Crédits photographiques</b> 408

© Éditions de l'Astronome 2012

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
strictement réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-916147-57-4

Dépôt légal avril 2012

Achevé d'imprimer en avril 2012 par  
Graphique Productions - 73290 La Motte Servolex - France

pour le compte des Éditions de l'Astronome - 74550 CERVENS - France

**[www.editions-astronome.com](http://www.editions-astronome.com)**